

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Jacques Prado : *Holocauste*, Messein. — Eugène Lapeyre : *Les Silences*, sans nom d'éditeur. — Noël Ruet : *Musique de Chambre*, « éditions des Iles de Lérins ». — Théophile Briant : *Premier Recueil de Poèmes*, Delamain et Boutelleau.

Jacques Prado, aviateur, en service commandé, pour sauver un appareil avarié, s'est tué au mois de mars 1928. Il avait publié, peu de temps auparavant, son premier recueil de poèmes, *Balises*. Les grandes qualités de lucidité, d'intelligence, d'ardeur admirative et de foi en un élan de beauté très pure s'encombraient encore d'un manque de discipline bien assurée, d'aisance ou de souplesse, mais on y sentait l'effort suprême d'une personnalité en voie de se reconnaître, un caractère, un homme... Maintenant, de ferventes mains groupent en un nouveau recueil *Holocauste*, seize poèmes postérieurs à ceux de *Balises* ou qu'il n'avait pas jugé à propos d'y joindre. Une préface d'Henri de Régnier présente le recueil au lecteur. Il y retrouve « le même accent original, la même nouveauté d'images, la même complexité de sentiment, la même force d'expression. Ça et là, une note plus intime et plus apaisée en des pièces comme *Glycère et le voyageur*, *Glycère et la lune*, *Vous êtes la douleur*, *A Francis Jammes*. Ailleurs d'âpres sonorités, de mystérieuses analogies, de brèves évocations de la mer... » On ne saurait mieux caractériser ce recueil posthume, de ce fait d'ailleurs un peu hétéroclite.

Les Silences, ce petit, bien mince recueil de poèmes nouveaux par Eugène Lapeyre, sont le témoignage d'un talent sincère, jeune, exalté, en pleine maîtrise. Qu'il est réconfortant d'entendre un jeune ne pas se désoler de sa jeunesse, ne pas l'ignorer surtout, mais bien au contraire s'en louer ! Rien, le poète le proclame, n'altérera la beauté de sa jeunesse, car il

ne suffit pas, il s'en rend compte, de vivre parmi les roses, dans l'enivrement de l'azur, mais il convient qu'on ouvre les yeux, qu'on soit sensible et qu'on médite sur ce bonheur, afin d'en jouir avec reconnaissance, dans la plénitude. C'est ainsi au cœur du silence qu'on se repaît de beauté, de grandeur. Même la mélancolie d'une âme éprise « d'une ombre et que l'ombre déçoit », ô poète,

Elle est riche de biens, aime ton existence...

Et pourtant de lourds chagrins par moments l'envahissent. Quoi! dans cet éclat des feuillages naguère confidents, dans cette vibration d'or aux jardins printaniers, dans l'émoi merveilleux des fleurs au long de la route ou sur les flancs des coteaux, nulle tristesse; et elle est morte, celle qui vous aimait tant, la pâle jeune fille, votre sœur comme vous-même « jadis offerte aux jeux de la lumière »; rien en vous ne vibre, ne se désole, ne se flétrit; ah, vos couleurs ne me seront plus rien, qu'importent désormais les jours et les saisons :

Je ne les verrai plus qu'au travers de mes larmes

Ma sœur morte m'appelle aux rives de la mort.

Un soudain tressaillement se fait parmi les feuilles, le soleil y glisse sa douceur et la brise y est parfumée. Le poète comprend que tout vit autour de lui, en lui, avec lui; il n'étalera plus ses chagrins, il ne s'abandonnera pas au morne désespoir, car « que vaut le défi que me jettent les tombes? » se demande-t-il, n'y a-t-il que le silence et l'ennui? non,

Mais vous amie encore à mon amour présente
Je vous vois, je vous touche, et vous êtes vivante

Vous n'êtes pas une ombre errante et désolée,
Je porte en moi votre âme à la mienne mêlée.

Et il comprend ainsi merveilleusement

Quelle nouvelle aurore a lui sur les fontaines...

D'un pareil enchantement, aux rives embaumées et jolies de la Meuse, Noël Ruet évoque en son esprit, dans **Musique de Chambre**, la vision des paysages frémissants, pleins de vie et de charme, et des visages de fraîcheur spontanée et gracieuse.

Nul plus que ce poète, pas même, peut-être, Léon Vérane, n'est attentif à célébrer, à aimer ses amitiés. Le poète invite Philippe Chabaneix à le rejoindre en Wallonie :

Vous choisirez l'automne. Aux lisières des bois
 La brume flotte. Et la douceur est infinie
 Des vapeurs sur la Meuse glissant et parfois
 Nouant leur molle écharpe aux arbustes des rives.
 Vous aimez la nuance et les souples cadences.
 Les courbes des coteaux, indolentes ou vives,
 Ont des grâces d'enfant et des rythmes de danse.
 Venez. L'air est subtil et la clarté légère...

Je ne sais si ce morceau caractérise avec la plus juste délicatesse mieux l'agrément des doux paysages mosans que l'art merveilleux, sensible et si nuancé de Philippe Chabaneix. L'amitié est mieux même chez Noël Ruët qu'un pur sentiment d'émulation, on y sent une tendresse réelle, toute de confiance en ceux qu'il aime, et qui lui fait absorber en son âme l'âme de ses amis, comme il leur abandonne la sienne. Tranquille au pays ravissant à la fois et redoutable qu'il habite, il se détourne de l'enfer angoissant, bruyant, harcelant de pぶssières âcres et empoisonnées dont l'homme a déshonoré tant de sites merveilleux, pour se créer parmi les refuges préservés et paisibles d'adorables domaines qu'illuminent des visions jeunes, vives, souples, étincelles de féminine grâce extasiant et retenant un instant sa songerie. Le temps d'y sourire et de les fixer en des rythmes doux, prompts et ingénieux; la mémoire, l'illusion sacrée demeure enrichie de leur passage, et en leur apparition, en leur mouvement, c'est la forme du paysage aussi, l'atmosphère sereine, le mouvement des brises légères qui s'incorporent et s'éternisent :

C'est Juin: Le soleil teint de rose la prairie;
 Un vent robuste et vigilant circule et laisse
 Sur ta blouse l'odeur de l'aurore fleurie.
 L'heure a ton souple éclat, ta force et ta jeunesse.
 Les guêpes sur les feuilles lisses rebondissent.
 Leur corselet rayé miroite, et les abeilles
 Tournent leur doux rouet sur les jeunes calices...

Est-ce, on ne le sait plus, la nature ou une femme que chanté le poème? Tel le charme de son talent ingénieux et si

simple. Tout se fond en une seule vision qui respire au firmament du rêve, se colore harmonieusement et soudain s'évapore, comme les légers brouillards des matinées heureuses dans ce beau pays.

M. Théophile Briant qui donne son *Premier Recueil de Poèmes* ne saurait, je pense, être un tout jeune homme, s'il en est, comme il semble, à ses débuts de publication. Tout ce recueil est d'un esprit mûr et avisé. Quand on pousse aussi loin la possibilité de suggérer un rêve ou une impression par l'essentiel, non de l'extérieur, mais des répercussions secrètes, impondérables d'images sobres placées côte à côte, c'est que l'accoutumance à la réflexion s'est depuis longtemps prolongée, c'est qu'on n'est plus guère un ingénu, non plus qu'un impulsif. Il y a, au début du livre, une lettre supposée à l'ami, qui en révèle quelque chose. M. Briant y prend soin de noter auxquels de ses propres poèmes vont ses préférences. On commence par lire ceux-là : « *Nocturne Balnéaire, Orion, et les dernières strophes d'Epilogue* » ; les voici :

Je ne sais plus où je suis,
Je regarde mes mains et je ne les vois plus,
J'ai peur, voici le rêve qui ne finit plus,
Voici l'étoile de mon berceau, l'ange d'ivoire
Voici le sein de ma mère, et ce hochet d'ivoire,
Le feu de l'enfance, les nuits d'hiver.

Allumez la lampe éternelle,
Je suis seul et nu — Jésus m'appelle...
Il dit : « C'est Toi. Tu es pardonné. »

Il dit qu'il ne se souvient plus de mes péchés.

Sent-on, là, ce qu'il y a de prenant, avec le parti pris de rejeter en l'oubli de phraséologies futiles la moindre insistance, la moindre complaisance à développer comme à expliquer, comme tout cela, qui demeure primordial et succinct, évoque avec une juste puissance ? Certes, l'effet lyrique ne ressort guère ici de la continuité ininterrompue des cadences ni même d'un rythme constant, préétabli, — et c'est en cela que le procédé m'apparaît, relativement à l'autre, mineur, — car peut-être ne suffit-il pas d'éveiller par à-coups successifs un ensemble d'impression, mais aussi d'en ordonner les éléments

selon leur importance proportionnée, et c'est à cela que la musique plus diligemment construite et soutenue, m'apparaît (à tort ou à raison) indispensable... Je risque cette remarque parce que j'estime noblement réussi selon ses desseins ce poème, les autres que cite M. Briant, ceux qu'il dédaigne un peu parce qu'il trouve qu'il y a « sacrifié à la peinture », et d'autres enfin, lorsqu'ils ne constituent pas un simple jeu de rapprochements de mots, de syllabes, d'aspects. Je sais bien que Guillaume Apollinaire s'est amusé — et souvent a réussi, selon ses desseins — dans cette voie. Rien en art (en principe, pour le moins) n'est impossible ou interdit, il ne faut qu'avoir réussi, et M. Théophile Briant réussit presque toujours. Que demander de plus? Il est digne d'avoir usé de cette admirable, inattendue et juste formule qu'il fixe à la première page de son recueil : « la Poésie, c'est ce qu'on a mérité d'écrire ». Ses mérites sont grands et fréquents. Veillent les dieux que les occasions s'en multiplient.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Félix Vallotton : *La Vie meurtrière*, Les Lettres de Lausanne. — Auguste Bailly : *Néron*, A. Fayard. — Octave Béliard : *Les petits hommes de la pinède*, Nouvelle Société d'Édition. — André Gelger : *Les amants de Damas*, Nouvelle Société d'Édition. — Huguette Garnier : *Les Miroirs jumeaux*, E. Flammarion. — Robert Randau : *Diko, frère de la côte*, Albin-Michel. — Albert Crémieux : *Le Grand Soir*, Nouvelle Société d'Édition. — Mémento.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent, sans doute, d'avoir eu la primeur du roman posthume de Félix Vallotton, *La Vie meurtrière*, qui paraît, aujourd'hui, dans une édition à tirage limité, avec une très intéressante préface de M. André Thérive. C'est une œuvre remarquable — de celles où un auteur met l'essentiel de lui-même — et qui permet d'ajouter un nouveau nom à la liste, déjà longue, des peintres qui honorèrent la littérature. De littérature, cependant, au sens péjoratif où l'entendait Verlaine, il n'y a point trace dans le sombre récit de Vallotton qui donne, à ne s'y pas tromper, le son de l'autobiographie. Non, certes, que ce soient des événements mêmes de sa vie que Vallotton nous entretienne, en les portant au passif de ce critique d'art, Verdier, qu'il fait parler à la première personne. Je ne sache pas que le peintre vaudois ait accumulé